

Moreau, Charles Francois Jean  
Baptiste  
Un tour de Colalto

PQ  
2367  
M4T6



Moreau et Dumolard

Un tour de Colalto

1809



UN TOUR  
DE COLALTO,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. MOREAU et DUMOLARD;

*Représentée, pour la première fois, à Paris ;  
sur le Théâtre des Variétés-Panorama, le 15  
Jullet 1809.*

---

Prix, 1 franc 25 cent. ( 25 s. )

---

A P A R I S,

Chez Madame CAVANAGH, Libraire du Théâtre des  
Variétés, maintenant boulevard Mont-Martre, N<sup>o</sup>. 2,  
en face du Théâtre.

---

1 8 0 9.

---

---

PERSONNAGES.

ACTEURS.

---

COLALTO, Acteur de la Comédie Italienne.

*M. Bosquier Gavaudan.*

MADAME COLALTO, sa femme.

*Mme. Barroyer.*

ROSAURE, fille de Colalto.

*Mlle. Flore.*

LE DUC d'ALFIERI, Seigneur Italien.

*M. Duval.*

SIMIO, Valet-de-chambre du Duc.

*M. Fleury.*

MULLER, Suisse.

*M. Odry.*

BRIGANTINI, Intendant du Duc.

*M. Blondin.*

LELIO, son fils.

*M. Aubertin.*

TROUPE DE SOLLICITEURS.

---

*La Scène se passe dans la maison du Duc.*

Le Théâtre représente une première anti-chambre ; à gauche du Spectateur est la porte qui conduit aux appartemens du Duc ; à droite, une petite porte d'escalier dérobé, qui conduit chez Colalto.





# UN TOUR DE COLALTO ,

C O M É D I E.

---

## S C E N E P R E M I È R E.

*Chœur de Solliciteurs attendant dans l'anti-chambre du Duc, et composé de différens personnages grotesques.*

I<sup>er</sup>. SOLLICITEUR , après avoir tiré sa montre.

Il n'est que midi : monsieur le Duc repose encore : attendons.

C H Œ U R.

Air : *Que ce Sabot soit par nous vérifié.* ( de la Veillée )

Gardons nous bien d'élever trop la voix,  
Mes chers amis , attendons en silence ;  
Monsieur le Duc nous recevra , je crois ,  
Car nous venons pour la vingtième fois.

2<sup>e</sup>. SOLLICITEUR , au premier.

Je suis surpris de la persévérance  
Qui chaque jour vous force à revenir.

1<sup>er</sup>. SOLLICITEUR.

Ne faut-il pas , en toute circonstance ,  
Importuner quand on veut obtenir ?

C H Œ U R.

Gardons nous bien , etc.

I<sup>er</sup>. SOLLICITEUR.

J'entends quelqu'un ; c'est monsieur Simio , son premier valet-de-chambre.

---

## S C E N E I I.

L E S M Ê M E S , S I M I O , sortant de chez le Duc.

S I M I O , d'un air important.

Quoi ! qu'est-ce ? Que me veut-on ? Quels sont encore les importuns...

T O U S.

C'est moi , c'est moi...

*Air : Bon soir la compagnie.*

D'entendre tant de gens ,  
 Ma foi , j'ai l'oreille étourdie ;  
 Il faudrait trop de tems  
 Pour vous renvoyer tous conteés.  
 Peut-être que demain  
 Je serai plus en train.  
 L'audience est finie ;  
 Bon soir la compagnie ;  
 Bon soir , jusqu'au revoir ;  
 Jusqu'au revoir , bon soir.

( *Les solliciteurs sortent en chantant le refrain.* ).

L'audience est finie , etc.

S C E N E I I I.

S I M I O , seul.

J'espère que pour un novice je ne m'en suis pas mal tiré. Ces demandeurs sont d'une importunité... d'honneur , un valet-de-chambre adroit est un homme impayable , et l'on ne rend pas assez de justice à l'importance de nos fonctions.

*Air : Suzon sortait de son village.*

Pour ravir aux fleurs leur richesse ,  
 La guepe s'attache à leur sein.  
 D'insectes de la même espèce  
 En ces lieux bourdonne l'essaim :  
     Si de sa fleur ,  
     Avec ardeur ,  
 L'insecte adroit se rapproche sans cesse ,  
     Non moins ardens ,  
     Autour des grands  
 Tournent toujours d'avidés courtisans.  
 L'amateur garde ses parterres ,  
 Des grands nous sommes les gardiens ,  
 Et venir d'otoper leurs biens ,  
 C'est chasser sur nos terres.

Simio , mon ami , je suis content de vous ! ( *il rentre.* )



## S C È N E I V.

L É L I O , *arrivant du dehors.*

Grace à monsieur Simio , je puis espérer de n'être plus troublé. Voici l'heure ou chaque matin je vois mademoiselle Colalto , mon aimable voisine ; où chaque matin j'accompagne sa jolie voix et trouve moyen d'accorder ainsi mon goût pour la musique et mon goût pour elle.... Que dis-je ? c'est un sentiment.... un sentiment profond : et si mon père était moins sévère.... Mais vieux , avare , et intendant d'un grand seigneur , il ne peut voir Rosaure des mêmes yeux que moi.

*Air : Fatigué de si longue route.*

Du sort elle obtint en partage  
Et les talens et la beauté ;  
Joli minois , gentil corsage ,  
Fraicheur , decence et volupté. (bis.)  
Pour un amant qui cherche à plaire ,  
Est-on plus riche que cela ?  
Ah ! pourquoi faut-il que mon père  
Compte pour rien ces trésors là !

## S C È N E V.

L É L I O , R O S A U R E .

R O S A U R E , *sortant de chez Colalto.*

C'est vous , monsieur Lélio ? eh bien ! avez-vous apporté vos livres de musique ?

L É L I O .

Oui , mademoiselle ; mais il y a dans ces yeux là plus de science que dans tous les livres du monde.

R O S A U R E .

Qu'y pourriez-vous apprendre ?

L É L I O .

Tout , mademoiselle , tout ; mais , hélas ! je n'y lis pas assez.

R O S A U R E .

Est-ce que je les tiens fermés , monsieur Lélio ?

L É L I O .

Non : mais je ne puis vous voir assez souvent. Il est vrai que le hazard nous fait rencontrer trois ou quatre fois par jour ; que le soir madame votre mère me permet

d'entrer chez vous et d'y prendre ma leçon de musique. Avec quelle facilité je l'apprends de vous cet art charmant !

R O S A U R E.

Il est vrai ; nous nous trouvons d'accord tout de suite.

L É L I O.

Mais ce moment passe si vite ! et puis , il faut se quitter ; car votre mère est d'une sévérité !..

R O S A U R E.

Monsieur Brigantini , votre père , est si riche , et nous le sommes si peu !

L É L I O.

Vous êtes si jolie , et monsieur Colalto , votre père , qui jouait si bien les rôles de Pantalón à la Comédie Italienne , a tant de talent !..

R O S A U R E.

Monsieur Brigantini n'en juge pas comme vous.

L É L I O.

*Air : L'un est le fils du sentiment.*

De la fortune seule épris ,  
Mon père calcule sans cesse ;  
A tout , s'il met un juste prix ,  
Il n'en met plus à la tendresse.  
Notre cœur cesse de parler  
Quand l'avarice le fait taire ,  
L'amour ne peut nous aveugler  
Lorsque l'intérêt nous éclaire.

Cependant , je n'ai pas encore perdu toute espérance.

R O S A U R E.

Quand on aime , la perd-t-on jamais ? et si je ne m'abusais pas , peut-être autant que vous , consentirais-je à vous voir si souvent....

*Air : Un jeune Prisonnier. ( de Piccini. )*

Envain la raison quelquefois  
A l'amour veut tracer sa route ,  
Prenant ses caprices pour loix ,  
Il court toujours sans y voir goutte.  
Mais un favorable destin ,  
Loin de punir son imprudence ,  
Pour le soutenir en chemin  
Près de lui plaça l'espérance.

L É L I O.

Mon père pourrait venir : profitons de son absence pour

répéter ce duo. (*Rosaure se met à chanter, et Léléo l'accompagne sur le violon.*)

S C E N E V I.

L E S M Ê M E S , B R I G A N T I N I.

B R I G A N T I N I , *au fond du théâtre.*

Ce que c'est que de bien élever les enfans ! mon fils avec la fille de ces petites gens d'en haut ? je gagerais qu'il lui demande mon argent : écoutons.

L É L I O , *à Rosaure.*

Je suis à vos ordres.

(*Ici, Léléo et Rosaure chantent un duo à volonté, pourvu qu'il soit très-court.*)

B R I G A N T I N I , *avançant à la fin du duo.*

C'est donc ainsi, malheureux, que tu prends les intérêts de ton père ?...

L É L I O.

Mademoiselle veut bien me permettre quelquefois de l'accompagner ; et je dois à ses conseils le peu de musique que je sais.

B R I G A N T I N I.

Monsieur, ce n'est pas là le maître qu'il vous faut.

*Air : Quand on ne dort pas de la nuit.*

Pour vous je crains avec raison  
Et sa figure et sa jeunesse.  
L'élève, avec jeune tendron,  
Néglige bientôt la leçon  
Pour s'occuper de la maîtresse ;  
L'écolier sait mal ce qu'il fait,  
Lorsque tout bas son cœur murmure :  
Et s'il cherche l'accord parfait,  
L'amour vient (*bis.*) troubler la mesure.

D'ailleurs, la musique ne mène à rien ; et vous ne savez pas où cet amour là peut vous mener.

L É L I O.

Vous ne connaissez point mademoiselle Colalto, mon père ; elle unit à tous les dons aimables toutes les qualités du cœur...

B R I G A N T I N I.

Son père me doit deux termes ; et si j'osais faire entrer les huissiers dans l'hôtel de monseigneur...

R O S A U R E.

Quoi ! monsieur !...

B R I G A N T I N I.

Votre mère dit qu'il se mêle aussi d'écrire. (*à part.*)  
 J'ai eu bien tort de louer à ces gens là. (*haut.*) Dites  
 lui, je vous prie, qu'il me paie dans le jour, ou sinon...  
 et toi, si je te vois jamais parler à cette créature...

## S C E N E V I I.

L E S M Ê M E S , M A D A M E C O L A L T O.

M a d . C O L A L T O.

Créature ! créature, quel est l'insolent ?

B R I G A N T I N I.

C'est moi, madame, qui défendais à ce vaurien de  
 parler jamais à votre fille.

M a d . C O L A L T O.

Il y a long-tems que je lui fais la même défense : mais  
 il m'a tant répété qu'il n'avait que des vues honnêtes.

B R I G A N T I N I.

Et vous avez pu croire que je consentirais à un ma-  
 riage si disproportionné ?

M a d . C O L A L T O.

J'y consentais bien, moi.

B R I G A N T I N I.

La fille d'un comédien !

M a d . C O L A L T O.

Le fils d'un intendant !

B R I G A N T I N I.

Voyez la ressemblance.

M a d . C O L A L T O.

*Air : Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Au même but chacun aspire,  
 Mais par des moyens différens ;  
 L'un s'occupe à nous faire rire,  
 Et l'autre rit à nos depens.  
 A l'intérêt quand l'un s'attache,  
 Pour la gloire l'autre prend feu ;  
 L'un parvient en montrant son jeu,  
 Pour parvenir l'autre le cache.

B R I G A N T I N I.

Un homme dont on ne connaît pas les moyens d'exis-  
 tence.

M a d . C O L A L T O.

Un homme qui voudrait bien qu'on ne connût pas les  
 siens.

BRIGANTINI.  
Ravalcr ainsi la fortune!

Mad. COLALTO.  
Dégrader ainsi les beaux arts!

BRIGANTINI.  
Donner à mon fils un pantalon pour beau-père!

Mad. COLALTO.  
Laisser entrer ma fille dans la famille d'un frip....

ROSAURE.  
Ma mère....

BRIGANTINI.  
Passons sur cela.

LÉLIO.  
Mon père....

BRIGANTINI.  
Monsieur, vous êtes fait pour jouer un autre rôle dans le monde.

*Air : Comme faisaient nos pères.*

Loin d'écouter un fol amour,  
Que la raison te guide ;  
Par un nœud plus solide,  
Songe à t'enrichir à ton tour.  
Cours entreprendre ;  
Acheter , vendre ,  
D'être trop tendre ,  
Apprends à te défendre ;  
Et dégagé de tout lieu ,  
Te servant de plus d'un moyen ,  
Propose , prends , sur-tout calcule bien ;  
Enfin , apprends à faire  
Tout comme a fait ton père ,  
Tout comme a fait (*bis.*) ton père.  
Mad. COLALTO , à sa fille.

*Même air.*

Loin d'écouter un fol amour ,  
Que la raison t'éclaire ;  
Dans une autre carrière  
Tu peux t'illustrer à ton tour.  
Que sur la scène  
Le goût te mène ,  
Que sur la scène  
Ton talent nous entraîne ,  
Pour captiver les auditeurs ,  
Charme les yeux , gagne les cœurs ,  
Et sache au sein des arts consolateurs ,  
Braver le sort contraire ,  
Tout comme a fait ton père ,  
Tout comme a fait (*bis.*) ton père.

BRIGANTINI.

Adieu, madame, aujourd'hui mes deux termes, ou demain hors de chez moi. (*à son fils.*) Rentrez, monsieur.

LÉLIO.

Je suis au désespoir !

Mad. COLALTO.

Oui, serrez bien ce beau bijou. (*à sa fille.*) Rentrez, mademoiselle, et songez que je vous défends d'écouter monsieur Lélio, et que je vous ordonne de l'oublier.

ROSAURE.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! qui m'aurait dit ça ce matin !

## SCÈNE VIII.

MAD. COLALTO, *seule.*

Oni, sans doute, je quitterai ton logement, vieux coquin ; mon mari va rentrer, et j'espère être, dès ce matin, en état de m'acquitter envers toi. Justement le voici.

## SCÈNE IX.

MAD. COLALTO, COLALTO.

COLALTO *entre en chantant.**Air : Lon lan la landerirette.*

En vain le destin suscite  
Mille orages ici bas,  
L'homme prudent les évite  
En ne s'en affigeant pas,  
Et si la peine vient trop vite,  
Pour l'éviter doublons le pas.

Mad. COLALTO.

Ah ! c'est vous, monsieur Colalto ?

COLALTO.

*Même air.*

Le talent et le mérite  
Sont méconnus ici bas,  
Que l'obstacle les irrite,  
Mais ne les arrête pas.  
Si le bonheur passe trop vite  
Pour l'attraper doublons le pas.

Mad. COLALTO.

Toujours le même ; vous avez bien sujet de chanter !

COLALTO.

Pourquoi non ?

Air : *Le Curé de Pomponne a dit.*

D'aucun pénible souvenir  
 Le poids ne m'indispose ,  
 A mes yeux le sombre avenir  
 Devient couleur de rose.  
 Pour le présent qui fuit déjà ,  
 Au hazard je me fie ;  
 J'espère que voilà ,  
 La rira ,  
 De la philosophie !

Mad. COLALTO.

Vous voilà bien ! négligeant tout , jusqu'à votre ménage ; tu ne sais pas à quoi tu t'exposes ! et vous êtes bienheureux , monsieur Colalto , d'avoir une femme comme moi !

COLALTO.

*Même air.*

Ta vertu ne peut se trahir ,  
 J'en répons sur ma tête ;  
 Mais si jamais pour l'endormir  
 On trouvait la recette ,  
 M'affliger de ce malheur là  
 Serait une folie ;  
 J'espère que voilà ,  
 La rira ,  
 De la philosophe.

Mad. COLALTO.

Vous êtes un impertinent ! devriez vous à votre âge...

COLALTO.

*Même air.*

Quand le tems viendra m'inviter  
 A changer de demeure ,  
 Je veux , à force de chanter ,  
 Lui faire oublier l'heure.  
 En voyant cette gîte là ,  
 Je prétends qu'il s'écrie :  
 » Vive ce luron là ,  
 » Oui , voilà ,  
 » De la philosophie !

Mad. COLALTO.

Quel homme ! il faudrait avec lui passer sa vie à disputer.

COLALTO.

Ne vous en plaignez pas , madame Colalto.

Air : *Le Magistrat irréprochable.*

Ne dédaignons pas les querelles ,  
C'est un aiguillon pour l'amour ,  
Le bonheur obscurci par elles ,  
Est bien plus vif a son retour.  
De la nature les loix sages ,  
Nous offrent le même conseil ;  
Elle ne créa les ugages  
Que pour embellir le soleil.

Mad. COLALTO.

Ces belles maximes là paieront-elles nos dettes ?

COLALTO.

En as-tu fait l'état ?

Mad. COLALTO.

Tu rentres donc à la Comédie Italienne ?

COLALTO.

Pas encore ; mais cela ne saurait tarder.

Mad. COLALTO.

Toujours des retards !

COLALTO.

Toujours des jaloux , surtout au théâtre ; La Fontaine ne nous l'a-t-il pas dit ?

» Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau. «

Mad. COLALTO.

Voilà ce que c'est que d'avoir pris la comédie. Je te le disais bien.

COLALTO.

Que veux-tu , ennemi de la réflexion , enthousiaste du plaisir ; je quitte l'Italie , où j'avais pour toute fortune un peu de musique , une tournure assez agréable...

Mad. COLALTO , *soupirant.*

Je le sais.

COLALTO.

Et quelque peu d'imagination , qu'il ne tiendrait qu'à m'a vanité de prendre pour de l'esprit. J'arrive en France , j'y suis témoin des triomphes de mon compatriote Carlin , son exemple m'enflamme , je sollicite un ordre de debut ; après deux ans d'attente et de démarches inutiles , la maîtresse d'un grand seigneur entend parler de



moi ; elle dit un mot et mon affaire est faite ; je débute à la Comédie Italienne ; un prince étranger me voit , je lui plais , deux mille francs me décident à le suivre ; dès lors , jouant la tragédie , la comédie , l'opéra comique , je devins l'homme universel , sans que ma fortune s'en accrût . Cessant bientôt de plaire au prince , pour avoir plu trop vite à sa maîtresse , l'ennui commençait à bannir ma gaieté naturelle , quand un ami que j'avais conservé dans la joyeuse troupe des enfans de Carlin m'écrivit en ces termes :

*Air : Fille à qui l'on dit un secret.*

» Momus , sa marote à la main ,  
 » Sous ses étendards nous rallie ,  
 » Pour voir Pantalou et Scapin ,  
 » Chaque jour la salle est remplie .  
 » Et grace aux talens de Carlin ,  
 » Dont tout Paris est idolâtre ,  
 » Les INFORTUNES D'ARLEQUIN  
 » Font la fortune du théâtre .

J'accours pour en avoir ma part , à mon arrivée je vois Thalie en deuil , Momus n'agite plus ses grelots ; les Italiens parlent Français , du jargon et des sentences remplacent le naturel et la gaieté ; on pleure à l'opéra comique , et mes anciens camarades me disent en essuyant leurs yeux :

*Air : Voulant par ses œuvres complètes.*

Paris , constamment infidèle  
 En costumes , comme en plaisir ,  
 Suit toujours la mode nouvelle ,  
 Et Carlin commence à vieillir .  
 Gestes , lazzi , rien ne ranime ,  
 Le Spectateur qu'il entraînait ,  
 Et le Public reste muet  
 Quand nous jouons la pantomime .

Mad. COLALTO.

Quel est donc ton espoir ? une représentation à ton profit , peut-être ?

COLALTO.

Bon . Elles sont trop communes aujourd'hui , et d'ailleurs , le Public ne pense plus à moi depuis que j'ai quitté Paris .

Air : *Voilà bien ces lâches mortels.*

Les Français que nous amusons  
Nous accueillent et nous couronnent,  
Mais quand nous les abandonnons,  
A leur tour ils nous abandonnent ;  
Et dans la carrière des arts,  
Cent exemples me l'ont fait croire ;  
Qui disparaît de leurs regards  
Est bientôt loin de leur mémoire.

Mad. COLALTO.

En ce cas, que vous est-il donc arrivé de si réjouissant?

COLALTO.

Ma femme, j'ai lu ma pièce des *Trois Jumeaux* à la Comédie Italienne.

Mad. COLALTO.

Eh bien ?

COLALTO.

On va la représenter.

Mad. COLALTO.

Et c'est la-dessus que vous comptez ?

COLALTO.

Sans doute, et la gloire ?..

Mad. COLALTO.

Oui, vivez de fumée.

COLALTO.

Ma foi, je ne maigris pas. Songez donc, madame Cololto, aux suffrages de tout un Public ?

Mad. COLALTO.

Mettent-ils un sol dans la poche ?

COLALTO.

Il ne faudrait qu'une pareille femme, pour refroidir la verve la plus énergique et la plus féconde.

Mad. COLALTO.

Mais, réfléchis plutôt à notre position.

COLALTO.

Notre position ! Superbe, ma femme, et je veux, qu'avant un mois....

Mad. COLALTO.

Nous couchions à la belle étoile.

COLALTO.

Ne m'as-tu pas dit que nous étions logés pour six mois.

Mad. COLALTO.

Oui, si nous eussions payé notre loyer ; mais, il faut déménager aujourd'hui.

C O L A L T O.

Eh bien ! c'est une occasion de faire valoir cet esprit d'ordre et d'économie qui te distingue ; quant à moi ,

*Air : Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait, à moi ?*

Pourvu qu'en mon domicile  
La tristesse n'entre pas ,  
Fallut-il porter mes pas  
A l'autre bout de la ville ;  
Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait , à moi ,  
L'exercice m'est utile ,  
Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait , à moi ,  
Quand je chante et quand je bois.

*Même air.*

Par-tout le bonheur habite,  
Quand le cœur est satisfait ;  
Un sot se desolera  
De changer souvent de gîte.  
Mais , qu'est-c' qu'ça m'fait , à moi ,  
Le sage est cosmopolite ;  
Mais , qu'est-c' qu'ça m'fait , à moi ,  
Quand je chante et quand je bois.

Mad. C O L A L T O.

Monsieur Brigantini nous épargnera la peine d'emporter nos meubles.

C O L A L T O.

Quel est cet homme obligeant ?

Mad. C O L A L T O.

L'intendant du duc d'Alfieri.

C O L A L T O.

Du duc d'Alfieri ! c'est un compatriote. Mais comment de si loin , son intendant a-t-il pu...

Mad. C O L A L T O.

De si loin ! c'est là qu'ils demeurent.

C O L A L T O.

Le duc d'Alfieri serait à Paris ?...

Mad. C O L A L T O.

Sans doute ; vous ne comprenez pas qu'il voyage en ce pays , qu'il habite cet hôtel . que le petit logement que nous occupons ne lui étant pas nécessaire , son intendant , l'honnête Brigantini , le loue à son profit ; que nous lui devons deux termes , qu'il faut les payer aujourd'hui et nous décider à quitter la maison.

C O L A L T O , sans l'écouter.

Vivat , madame Colalto , tout va le mieux du monde , et j'ai gagné mon pari.

Mad. COLALTO.

Extravagez-vous ?

COLALTO.

Non, parbleu ; je viens de parier avec plusieurs de mes amis, que je ferais accepter la dédicace de mon ouvrage par quelque grand seigneur. On sait combien leur appui nous est souvent utile, celui-ci ne pouvait se trouver plus à propos ; je lui dédie ma pièce et j'entre à l'instant pour arranger tout cela.

Mad. COLALTO.

Entrer chez lui ! Vous croyez donc qu'on parle si facilement aux grands seigneurs ?

COLALTO.

Je parviendrai, te dis-je.

Mad. COLALTO.

Jusqu'à la porte.

COLALTO.

*Air : Décacheter sur ma porte.*

Qui, moi rester à la porte,  
Traiterait-on de la sorte  
Celui qui quelque jour,  
Du temple de mémoire à son tour,  
Doit se faire ouvrir la porte ? (ter.)  
( Il sonne. )

Mad. COLALTO.

Oui, sonne ! sonne ! les valets t'ouvriront.

*Même air.*

Bien venu quand on apporte,  
Près des gens de cette sorte,  
C'est peu que le talent,  
Et qui ne fait pas sonner l'argent,  
Vainement sonne à leur porte. (ter.)

COLALTO, à la porte.

Holà ! quelqu'un ?

Mad. COLALTO, à part.

Il ne réussira pas, mais laissons-le faire, s'il peut seulement obtenir de l'intendant quelques jours de délai, je me pourvoirai d'un autre côté, car il n'y a pas à compter sur un homme pareil.

( Elle rentre chez elle. )

## S C E N E X.

C O L A L T O , M U L L E R

M U L L E R.

Que demander fous ?

C O L A L T O.

Monsieur le Duc.

M U L L E R , *le retenant.**Air : N'en demandez pas davantage.*

On n'entre pas si brusquement.

Monsir , connaissez mieux l'usage ,

Mousir le Duc , en en ce moment ,

Ne peut recevoir votre hommage.

C O L A L T O , *parlé.*

Un homme que je n'ai pas vu depuis vingt ans.

M U L L E R , *suite de l'air.*

Si monsir attend

Si patiemment ,

Il peut attendre davantage.

C O L A L T O , *à part.*

Il faut l'intéresser. Si j'avais quelque argent...

M U L L E R , *revenant sur ses pas.*

Plait-il , monsir ?...

C O L A L T O , *à part.*

Faisons comme avec mes créanciers : donnons lui des espérances.

M U L L E R.

Moi n'entendre pas...

C O L A L T O.

Mon ami , ne peut on causer un moment avec vous ?

M U L L E R.

Volontiers , monsir.

C O L A L T O.

Votre maître est un seigneur bien généreux , n'est-ce pas ?

M U L L E R.

Lui , mon dier , pas di tout ; payer nos gages et rien de plus.

C O L A L T O.

C'est encore plus que ne font beaucoup de grands seigneurs.

M U L L E R.

Au fait , monsir , votre nom ?

C O L A L T O ; *même air.*

Fils de Thalie et d'Apollon ,  
De Paris forçant le suffrage ,  
Colalto sut se faire un nom ;

( *Tirant un manuscrit de sa poche.* )  
Mais , hélas ! le meilleur Ouvrage

D'appuis a besoin....

M U L L E R , *l'interrompant.*  
Sans aller plus loin ,  
Ne m'en dites pas davantage.

C O L A L T O .

Encore un mot.

M U L L E R .

Vous n'avre plus rien à me dire , n'est-cè pas ?

C O L A L T O .

Je voulais vous faire une proposition.

M U L L E R , *revenant.*Une proposition ! passe encore. ( *il tend la main.* )

C O L A L T O .

Je veux offrir cet ouvrage à votre maître , je suis sûr  
qu'il me le paiera bien ; et je vous réponds qu'en sor-  
tant de chez lui je ne vous oublierai pas.

M U L L E R .

En sortant ? Pourquoi charger ainsi votre mémoire ?

C O L A L T O .

Je ne puis faire mieux , et si vous acceptez...

M U L L E R .

Tout , monsir.

C O L A L T O .

C'est beaucoup. Mais , n'y aurait-il pas moyen de s'ar-  
ranger ?

*Air : Du Pas redoublé.*

Je ne prétends pas vous priver  
De votre récompense ,  
Si vous me faites arriver  
Près de son excellence ;  
De ses dons je veux vous offrir  
Le tiers sans rien rabattre.

M U L L E R .

Le tiers , monsieur , pour vous servir ,  
Je vais me mettre en quâtre.

Je cours parler de vous..

C O L A L T O .

A monsieur le Duc ?

M U L L E R .

Non pas ; à monsié son intendant. ( *il rentre.* )

---

S C È N E X I.

COLALTO , *seul.*

Diable ! ceci ne fait pas mon compte. Pour un tiers de ma somme ne voir qu'un faquin d'intendant ! un créancier encore ! je l'entends ; ne nous déconcertons pas.

---

S C E N E X I I.

COLALTO , L É L I O .

COLALTO , *à part.*

Je m'attendais à voir un grime : l'intendant du Duc a l'air d'un amoureux.

L É L I O , *à part.*

Il ne sait pas si bien dire. (*haut.*) Monsieur, si-tôt que j'ai entendu prononcer votre nom....

COLALTO , *à part.*

Allons, il va me demander son argent. (*haut.*) Je croyais, monsieur, être moins connu de vous ?

L É L I O .

Puis-je oublier un nom si justement célèbre ?

COLALTO .

Monsieur, je n'ai point mérité tant d'honneur.

L É L I O .

Je ne puis trop honorer le père....

COLALTO .

De quelques opuscles ?

L É L I O .

Non , monsieur ; du plus charmant ouvrage qu'un homme ait pu créer.

COLALTO , *à part.*

Il aura entendu parler de ma pièce. (*haut.*) Quoi ! monsieur, vous la connaissez ? Eh bien ! que vous en a-t-on dit ?

L É L I O .

Il n'y a que du bien à en dire.

COLALTO .

*Air : Mon père était pot.*

Oui , pour peu que cet enfant là  
A mon espoir réponde ,  
J'augure qu'elle me fera  
Quelqu'honneur dans le monde ,  
Si de sa gaité ,  
De sa liberté ,

Plus d'un censeur s'irrite,  
Aucun, j'en réponds,  
Ne peut, dans le fonds,  
Critiquer sa conduite.

L É L I O.

Je le sais, monsieur.

C O L A L T O.

Votre suffrage me flatte infiniment. (*à part.*) Parbleu,  
voilà un créancier bien aimable.

L É L I O.

Quoi ! monsieur, vous approuveriez le désir que j'ai...

C O L A L T O.

De la connaître davantage ?.. Ce désir-là me fait au-  
tant d'honneur que de plaisir, et je vous promets...

L É L I O.

Cette promesse met le comble à mes vœux.

C O L A L T O.

Je ne regrette qu'une chose, monsieur ; c'est que  
vous n'avez pas été le premier...

L É L I O.

Comment, monsieur ?

C O L A L T O.

Trois ou quatre de mes amis la connaissent déjà.

L É L I O.

Je ne vous comprends pas.

C O L A L T O.

J'étais bien aise de juger de l'impression qu'elle pro-  
duirait en petit comité, avant de la livrer au public.

L É L I O.

Quoi ! monsieur, vous seriez décidé à la mettre au  
théâtre ?

C O L A L T O.

Sans doute ; n'approuvez-vous pas ce projet ? elle ne  
peut manquer de réussir : et je me flatte qu'elle m'ac-  
quittera bientôt envers vous.

L É L I O.

Ah ! monsieur, c'est moi qui vous devrai tout ; mais  
je crains bien que mon père...

C O L A L T O.

Votre père ? Vous n'êtes donc pas l'intendant de mon-  
sieur le Duc ?

L É L I O.

Je suis son fils, monsieur.

C O L A L T O.

Le fils de monsieur le Duc ?

L É L I O.

De son intendant.



C O L A L T O.

C'est bien différent. Que me dites-vous donc depuis une heure ?

L É L I O.

Que j'adore votre charmante fille ; et que si je pouvais obtenir le consentement de mon père et le vôtre....

C O L A L T O.

Parlez à ma femme, monsieur ; je ne me mêle pas des affaires de ménage. J'ai cru qu'il s'agissait de ma comédie des Trois Jumeaux.

*Air : Frère Jean à la cuisine.*

Dans son ardeur, le poète  
Porte son vol jusqu'aux cieux,  
Mais en échauffant sa tête,  
Apollon ferme ses yeux.

De tracas,  
D'embarras,

Il faut bien qu'on le soulage.  
Quand vers l'olympé il voyage,  
Il ne voit rien ici bas.

L É L I O, à part.

Voici mon père. Il vient sans doute lui demander son argent. Allons tenter quelque effort ; et si je puis rendre à ce brave homme son état, j'aurai plus d'espoir d'obtenir la main de sa fille. *(il sort.)*

## S C È N E X I I I.

COLALTO, MULLER, BRIGANTINI.

B R I G A N T I N I, à Muller.

Oui, mon cher Muller, c'est une chose convenue, et puisqu'il promet un tiers....

M U L L E R.

Fous foyez la personne.

B R I G A N T I N I.

Eh ! c'est monsieur Colalto ! Qu'est-ce que vous me chantiez donc ?

C O L A L T O.

Oui, monsieur, c'est moi qui viens....

B R I G A N T I N I.

Me payer vos loyers ?

C O L A L T O.

C'est aussi mon désir.

B R I G A N T I N I.

C'est encore plus le mien.

C O L A L T O.

Et j'apporte ici certain effet....

B R I G A N T I N I.

Public ?

C O L A L T O.

J'espère qu'il le sera bientôt.

B R I G A N T I N I.

Voyons votre titre ?

C O L A L T O , *remettant son manuscrit.*

Les Trois Jumeaux Vénitiens.

B R I G A N T I N I.

Quoi ! ce n'est qu'une comédie !

C O L A L T O.

Air *Nouveau.*

C'est un effet qui se crée au Parnasse.  
 On est certain qu'il est reçu par-tout,  
 Quand par l'esprit il est mis sur la place,  
 Et contre-signé par par le goût.  
 Lorsque Momus en fut le secrétaire,  
 Un pareil titre est un trésor.

B R I G A N T I N I.

Pour avoir cours, mon cher, il faut encor  
 Qu'il soit visé par le Parterre.

C O L A L T O.

Monsieur le Duc votre maître, m'a prouvé plus d'une fois qu'il savait mettre un prix à mes travaux, et si je suis assez heureux...

B R I G A N T I N I , *à part.*

Je ne puis me faire payer autrement. Il est raisonnable d'ailleurs. (*haut.*) Monsieur le Duc va sortir, et vous pouvez compter.... Ce n'est pas qu'un vil intérêt me fasse penser au tiers que vous m'offrez....

## S C E N E X I V.

L E S M Ê M E S , S I M I O.

B R I G A N T I N I , *à Colalto.*

Voici le valet-de-chambre de monseigneur, et nous allons arranger votre affaire. (*bas à Colalto.*) Ne lui dites pas nos petites conventions.

M U L L E R , *à Colalto.*

Ne parler pas à lui de mon tiers ?

C O L A L T O , *à part.*

Je crois, dieu me pardonne, que les coquins comptent chacun sur un tiers.

S I M I O , *à Brigantini.*

Que veut cet homme ?

C O L A L T O.

Offrir à monsieur le Duc un faible essai de ma muse comique.

S I M I O.

Ah ! vous êtes poète.

B R I G A N T I N I.

Oui, c'est un homme de mérite et fait pour qu'on s'intéresse à lui.

M U L L E R.

Y a mener.

S I M I O.

Vous intéressez-vous à lui, messieurs ?

C O L A L T O.

Oui, ces messieurs veulent bien prendre quelque intérêt... et il ne s'agit plus que de me présenter.

S I M I O.

Un moment, s'il vous plait ; la protection de ces messieurs est beaucoup, sans doute : mais j'ai tout pouvoir sur l'esprit de monsieur le Duc ; il ne fait rien sans me consulter : et vous voyez en moi monsieur Simio, son premier valet-de-chambre.

C O L A L T O, à part.

Encore un troisième coquin ! de l'adresse morbleu. Il faut gagner mon pari et parvenir jusqu'au Duc. Tirons-nous de là par une pantalonnade. (*haut.*) Messieurs, je vois bien que vous seuls pouvez me servir dans cette occasion, et que c'est à vous trois que je vais devoir...

B R I G A N T I N I.

Ne parlez donc pas de ça ?

C O L A L T O.

*Air : Je regardais Madelinette.*

A vos bontés je rends justice.  
Tout me prouve que vous offrir  
Le moyen de rendre un service,  
C'est vous procurer un plaisir.

( à Simio. )

Vous aurez le tiers de la somme.

( à Brigantini. )

Vous savez ce que j'ai promis.

( à Muller. )

Dans un instant vous verrez comme  
Je m'acquitte avec mes amis.

( *parlé.* ) B R I G A N T I N I.

Je suis tout à votre service.

( *parlé.* ) S I M I O.

Vous pouvez compter sur moi.

( *parlé.* ) M U L L E R.

Fous foyez que je ne vous avre point trompé.

T O U S T R O I S , à part.

*Reprise de l'air.*

Puisque j'ai le tiers de la somme ,  
 Chez monseigneur qu'il soit admis.  
 Puisse aux talens de ce brave homme  
 Monsieur le Duc mettre un grand prix!

C O L A L T O , à part.

Comme chacun des trois s'abuse !  
 Mais laissons les dans leur erreur.  
 Il est permis d'user de ruse ,  
 Quand c'est pour tromper un trompeur.

S I M I O , parlé.

J'entends monseigneur.

T O U S T R O I S .

Puisque j'ai le tiers de la somme , etc.

( *Muller et Brigantini sortent à l'entrée du Duc , et Simio  
 reste au fond du théâtre.* )

## S C È N E X V .

L E S M Ê M E S , L E D U C .

S I M I O .

Si j'osais arrêter un moment monseigneur.

L E D U C .

Que me veux-tu , Simio ?

S I M I O .

Offrir à monseigneur une occasion de plus d'encourager  
 le talent modeste , et de venger le mérite méconnu.

L E D U C .

Encore quelque pauvre diable , protégé par monsieur  
 Simio ?

S I M I O .

Il s'agit d'un poète distingué , monseigneur.

*Air : De la Pipe de Tabac.*

Il vient vous offrir un ouvrage  
 Naturel , comique et piquant.

L E D U C .

Tu m'amènes encor , je gage ,  
 Quelqu'Auteur comme on en voit tant.

S I M I O .

Sa muse , timide et discrète ,  
 De son mérite parle bas.

L E D U C .

Si tu dis vrai , c'est un poète  
 Comme à Paris on n'en voit pas.

Il faut voir cet homme-là.

S I M I O.

Approchez, mon ami, monsieur le Duc consent à vous entendre. (*bas à Colalto.*) Eh bien ! vous avais-je trompé ?

## S C È N E X V I.

C O L A L T O , L E D U C .

C O L A L T O .

Je ne sais si monsieur le Duc reconnaîtra son ancien compatriote.

L E D U C .

Eh ! c'est vous, mon cher Colalto ?

C O L A L T O .

Moi-même, monseigneur.

L E D U C .

Que faites vous dans cette ville ?

C O L A L T O .

Ce que j'y ai toujours fait, monsieur le Duc, et ce qu'y font tant d'autres.

Air : *Pégaze est un Cheval qui porte.* ( des Chevilles. )

Bravant la fortune contraire,  
A tout Colalto préparé,  
Depuis si long-tems qu'il espère,  
N'est pas encor désespéré.  
Je ris, je chante, je sommeille,  
Et maltraité par le destin...  
Je ne réfléchis pas la veille,  
Pour être heureux le lendemain.

L E D U C .

C'est la vie que vous meniez quand je vous vis autrefois à Florence, dans la troupe de Goldoni.

C O L A L T O .

C'est que j'ai toujours eu de la philosophie.

L E D U C .

C'est fort bien pensé ; mais, mon cher Colalto, qui vous amène près de moi ?

C O L A L T O .

Le souvenir de vos bontés passées, monsieur le Duc.

L E D U C .

C'était justice ; et vos talens, qui vous plaçaient à côté de Carlin, m'en faisaient un devoir. Vous, avez m'a-t-on dit, un ouvrage à m'offrir ; je ne vous connaissais pas le talent de la poésie.

C O L A L T O .

Il ne me manquait plus que ce malheur là, monsieur le Duc.

L E D U C.

Pourquoi donc , si vous suivez les traces de Goldoni.

C O L A L T O.

A peu près comme j'ai suivi celles de Carlin.

L E D U C.

Cette production est sûre de plaire, si vous y avez mis toute votre gaité.

C O L A L T O.

J'en mets par-tout, monseigneur.

L E D U C.

Pour entretenir cette aimable gaité, j'accepte votre Ouvrage, mon cher Colalto. Je ne vous promets pas de le lire promptement; mais en attendant, je vous prie d'accepter mille écus, que je vais charger mon intendant de vous compter.

C O L A L T O.

Votre intendant, monsieur le Duc? (*à part*) Me voilà pris. (*haut.*) Je serais bien plus flatté, monseigneur, de tenir ce présent de votre main.

*Air Nouveau, de Darondeau.*

En amour, comme en amitié,  
Toujours un tiers nous embarrasse;  
Le secret double de moitié  
Le prix d'une faveur et le prix d'une grace.  
Nos plaisirs ne sont qu'imparfaits  
Quant trop d'éclat les environne.  
Dans ses projets, l'amour n'admet personne,  
Ni l'amitié dans ses bienfaits.

L E D U C.

Nous sommes pourtant bien forcés d'y admettre nos intendants.

*Air : Réveillez-vous Belle endormie.*

Un vil calcul nous importune,  
Mais nos intendants, par bonheur,  
Prennent soin de notre fortune.

C O L A L T O.

Et ne négligent pas la leur.

L E D U C.

Ne fant-il pas que tout le monde vive?

C O L A L T O, *à part.*

Allons, il n'y aura pas moyen d'é luder les trois tiers.

L E D U C.

Ce tiers-là vous gêne donc beaucoup?

C O L A L T O.

C'est bien pis quand ils sont trois, monsieur le duc.

L E D U C.

Je ne vous comprends pas.

C O L A L T O.

Vous allez me comprendre.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Monsieur le Duc se rend l'appui  
De qui lui demande une grâce ,  
Mais pour arriver jusqu'à lui  
Il faut payer un droit de passe ;  
Pour adoucir les cœurs pervers ,  
De trois valets à la main leste ,  
Du prix qu'on mettrait à mes vers ,  
A chacun j'ai promis un tiers ,  
Vous jugez de ce qui me reste.

L E D U C.

Les frippons ! je veux les faire périr....

C O L A L T O.

Ne faut-il pas que tout le monde vive ? Mais si monseigneur me le permet , j'emploierai une vengeance plus douce , et qui , en me dégageant de ma promesse , rendra l'accès près de lui plus facile.

L E D U C.

Vous êtes l'offensé , mon cher Colalto , il est juste que vous choisissiez votre vengeance , et je vous sais homme à vous en bien tirer.

C O L A L T O.

Allons , monseigneur , grondez , pestez contre moi , menacez même , que vos valets soient attirés par le bruit.

L E D U C.

Vous le voulez , mon cher Colalto ?

C O L A L T O.

Je vous en prie , monseigneur , ne me ménagez pas.

L E D U C , *haussant la voix.*

Mais , voyez un peu ce misérable !

C O L A L T O , *bas.*

Bravo. (*haut.*) C'est donc ainsi qu'on accueille les talens ?

L E D U C.

Sors d'ici , malheureux !

C O L A L T O , *bas.*

A merveille. (*haut.*) Monsieur le Duc , si vous n'étiez pas ce que vous êtes....

L E D U C.

Ne me force pas d'appeler mes gens.

C O L A L T O , *bas.*

Appelez. (*haut.*) Fussent-ils cent mille....

---

S C E N E X V I I .

LES MÊMES, ROSAURE.

ROS A U R E , *se précipitant entr'eux.*  
Mon père !

L E D U C .

Rassurez-vous, aimable enfant. ( *à Colalto.* ) Je suis tenté de tout lui dire ?

C O L A L T O .

Songez donc, mon seigneur, qui nous faut du secret.

---

S C È N E X V I I I .

LES MÊMES, MADAME COLALTO, MULLER,  
BRIGANTINI, SIMIO.

M U L L E R .

Qu'avre vous tant à crier dans l'hôtel de monseigneur ?  
( *il aperçoit le Duc.* ) Faut-il chêter lui dehors, mon-  
gneur ?

B R I G A N T I N I .

Misérable ! oser insulter monsieur le Duc !

S I M I O .

Compromettez-vous donc à protéger de pareilles gens.

Mad. C O L A L T O .

Insolens ! si quelqu'un de vous ose approcher de lui...

L E D U C .

Je veux lui faire donner cent coups de bâton.

C O L A L T O , *bas au Duc.*

Bien. (*haut.*) Cent coups de bâton ! ce n'est pas assez,  
monsieur le Duc : faites-m'en donner cent cinquante ou  
rien.

R O S A U R E , *à part.*

Qu'entends-je ?

Mad. C O L A L T O .

En voici bien d'une autre. Êtes-vous fou, monsieur  
Colalto ?

C O L A L T O .

Je sais ce que je fais, ma femme, et tout-à-l'heure tu  
seras de mon avis.

Mad. C O L A L T O .

C'est un peu fort.

C O L A L T O .

De ce que je demande à monsieur le Duc, le premier  
tiers sera pour ce brave homme, à qui je l'ai promis ; le  
second pour monsieur, qui me l'a demandé ; le troisième



pour monsieur Simio , qui a bien voulu l'accepter , et je ferai mon affaire du reste. Vous voyez , mes amis , qu'il n'y a rien à perdre avec moi. Satisfaites-vous donc , monseigneur , et mettez-moi en état de dégager ma promesse.

LE DUC.

Sans doute , je la dégagerai.

SIMIO.

Quoi ! monseigneur , pour une plaisanterie...

COLALTO.

Une plaisanterie ! quand j'ai donné ma parole. Si monseigneur le permet , je vais l'acquitter moi-même.

TOUS TROIS , se jettant à genoux.

Monseigneur , nous sommes coupables , c'est vrai ; mais ne nous punissez que quand vous en aurez trouvé de plus honnêtes que nous.

COLALTO.

C'est demander l'impunité.

Mad. COLALTO.

Je respire.

BRIGANTINI.

J'étouffe.

SIMIO.

Ah ! monseigneur , daignerez-vous pardonner...

MULLER.

Cinquante coups de bâton ! le choli pour-boire !

COLALTO.

Vous voyez , madame Colalto , que je suis parvenu jusqu'à monsieur le Duc , et que j'ai gagné mon pari.

Mad. COLALTO.

Je vois que ces messieurs vont avoir ce qu'ils méritent ; mais que vous en reviendra-t-il ?

LE DUC.

Mon amitié , madame. Si votre mari a promis à chacun de ces frippons le tiers de ce que je lui donnerais , il n'a rien promis sur ce que j'offrirais à cette aimable enfant. Sa gentillesse et son bon cœur méritent bien un époux , et je me charge de sa dot.

ROSAURE.

Ah ! monseigneur , que de bontés !

BRIGANTINI , à part.

Il se charge de la dot ! et cet étourdi de Lelio , qui ne vient pas. ( au Duc. ) Monseigneur , mon fils est éperdument amoureux de cette jeune personne , qui ne le voit pas d'un œil indifférent. Un bon père ne veut que le bonheur de ses enfans , et je suis le premier à vous prier...

ROSAURE , à sa mère.

Ce n'est pas là ce qu'il disait tautôt.

BRIGANTINI.

Allons , madame...

Mad. COLALTO.

Doucement, monsieur Brigantini; si la fortune change votre cœur, elle ne change pas les nôtres. Monsieur Lelio est un fort joli garçon....

BRIGANTINI.

C'est ce que tout le monde dit.

Mad. COLALTO.

Mais, c'est un grand tort que d'être votre fils.

COLALTO.

Il n'a peut-être pas tant de torts que tu crois.

SCENE XIX ET DERNIERE.

LES MEMES, LÉLIO.

BRIGANTINI.

Ah! vous voilà, monsieur? Comme le voilà fait!

LÉLIO.

J'ai tant couru, mon père.

BRIGANTINI.

Et qui vous pressait tant, monsieur?

LÉLIO.

Le desir d'obliger cet honnête homme, et de vous épargner un acte de rigueur.

BRIGANTINI, *le tirant par son habit.*

Chut! Dit-on ces choses-là devant monseigneur?

LÉLIO, *à Colalto.*

Tenez, monsieur Colalto, désormais vous n'aurez plus à vous plaindre de la fortune, et la carrière des arts vous est r'ouverte.

Mad. COLALTO.

Que veut-il dire?

COLALTO.

Que vois-je! un ordre de début!

TOUTS, *excepté le Duc et les trois valets.*

Un ordre de début!

COLALTO.

Et c'est à vous que je le dois?

LE DUC.

Bien, jeune homme.

BRIGANTINI.

Je reconnais là mon sang: mais comment as-tu pu faire?

LÉLIO.

Il faut vous l'avouer, mon père. Il y a quelque tems qu'à votre insçu j'accompagnai, dans un concert, mademoiselle Colalto; j'eus le bonheur de plaire à l'un des gentilhommes de la chambre; il m'offrit sa protection, et le plus doux usage que j'en pouvais faire, était de la réclamer pour le père de celle à qui je la devais.

BRIGANTINI.

J'avais toujours bien dit que la musique menait à tout.

LÉLIO.

J'avais cru qu'au contraire...

BRIGANTINI, *bas à Lelio.*

Te tairas-tu, pendart ? (*à part.*) Cet enfant là me déshonore. (*haut à Colalto.*) Enchanté, monsieur, que mon fils ait fait ce que j'aurais fait à sa place.

Mad. COLALTO.

Je ne sais pas ce qu'aurait fait le père ; mais nous devons tout au fils.

COLALTO.

Nous lui devons tant, ma femme, que Rosaure seule peut nous acquitter envers lui.

LE DUC.

Je crois qu'elle ne reniera pas la dette.

ROSAURE.

Il est si doux d'obéir à son père !

LÉLIO.

Ah ! monsieur, je suis trop payé.

LE DUC.

Nous allons donc enfin vous revoir sur la scène, mon cher Colalto ?

COLALTO.

*Air : Servantes, quittez vos paniers.*

Puisque je vais heureusement

Rentrer dans la carrière,

Je contracte l'engagement

D'égayer le parterre.

Je vais en chercher le moyen ;

Car au théâtre, on le sait bien,

L'ordre de débiter n'est rien,

Sans le secret de plaire.

LE DUC, *aux trois valets.*

Ah ! ça, messieurs, il est tems que monsieur Colalto s'acquitte aussi envers vous.

TOUS TROIS.

Quoi ! si-tôt, monseigneur ?

BRIGANTINI, *à part.*

Il n'a jamais payé si promptement ses dettes.

COLALTO.

Ils me remettront volontiers la créance, monsieur le Duc, et je vous demande grace pour eux.

LE DUC.

Je n'ai rien à vous refuser.

TOUS TROIS.

Ah ! monseigneur !

COLALTO, *aux trois valets.*

Un mot, messieurs. Acceptez, c'est tout simple ; mais

n'exigez jamais. On sait qu'un grand seigneur ne peut recevoir tout le monde : éloignez de lui les courtisans avides, la coquette intéressée, le sot important, le fat ridicule, vous en éloignerez assez de monde : mais quand vous verrez, même sous les dehors de l'indigence, l'honneur et la probité, ne renvoyez pas ces gens là, messieurs, ils ne se présentent pas souvent.

---

V A U D E V I L L E.

Air : *D'une Anglaise.*

C O L A L T O.

Un esprit présent,  
Est un présent  
De la nature :  
De tout on se rit  
Avec la présence d'Esprit.

T O U S.

Un esprit présent, etc.

C O L A L T O.

Quand un créancier,  
Sur l'escalier,  
Gronde et murmure :  
Loin de m'effrayer,  
De ne pouvoir pas le payer,  
J'ai toujours tout prêt,  
Maint quolibet  
Qui le rassure,  
Et l'éblouit tant,  
Qu'il me prête encor en sortant.

T O U S.

Un esprit présent, etc.

S I M I O.

Chez Orphise admis,  
Au beau Damis,  
L'amour procure  
Les plus doux instans.  
L'époux revient, quel contretiens !  
Rassurant son cœur,  
Au vieux grondeur,  
La belle jure,  
Que s'il bat d'amour,  
C'est qu'elle attendait son retour.

T O U S.

Un esprit présent, etc.

L É L I O.

Seul sur un rempart,  
Et couvert par  
La nuit obscure,  
Un soldat, jadis,  
Fut surpris  
Par cent ennemis ;  
Imitant  
L'accent  
Du commandant,  
Et le murmure  
De soldats vaillans,  
Seul il fit fuir les assaillans.

T O U S.

Un esprit présent, etc.

ROSAURE, *au Public.*

L'Auteur qui eraïndrait  
Un trop juste arrêt  
Chez Thalie,  
D'un gai tribunal  
Espere un arrêt moins fatal.  
Timide plaideur,  
Sou défenseur  
Est la folie :  
Faites qu'en ce jour  
Il ne soit pas mis hors de cour.

Voici le moment

Du jugement,

Ah ! je vous prie,

Qu'un bravo soudain,

Du proces annonce le gain.

T O U S.

Voici le moment, etc.

F I N.





CP 5-8  
PQ  
2367  
M4T6

Moreau, Charles Francois Jean  
Baptiste  
Un tour de Colalto

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

